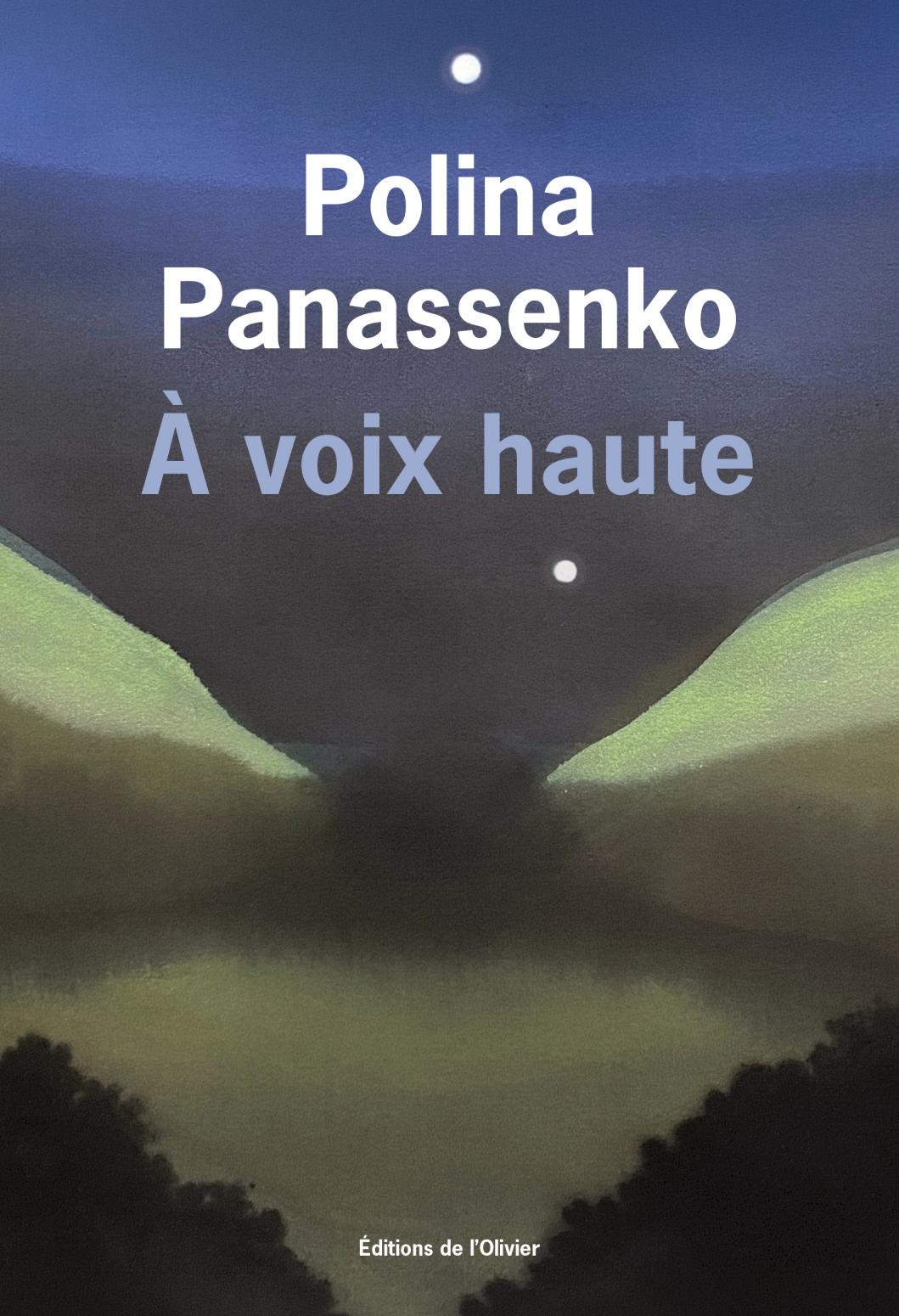

Polina
Panassenko
À voix haute
Éditions de l'Olivier

À voix haute

De la même autrice

Polina Grigorievna
Objet Livre, 2015

Tenir sa langue
Éditions de l'Olivier, 2022
Prix Femina des lycéens
Prix littéraire de la Porte Dorée

POLINA PANASSENKO

À voix haute

ÉDITIONS DE L'OLIVIER
72, avenue de la République 75011 Paris

L'autrice a bénéficié d'une bourse du Fonds de Dotation Vendredi soir pour l'écriture de ce roman.
L'autrice remercie également la Villa Albertine pour la résidence qui lui a permis de mener à bien cet ouvrage.

Polina Panassenko est représentée par
l'agence Catherine Nabokov et Linwood Messina Agency.

ISBN 978.2.8236.2457.1

© Éditions de l'Olivier, août 2026.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

À Mireille
À Nastya, Sasha et Anya

« Nul autre que toi ne pouvait entrer ici,
car cette entrée n'était faite que pour toi.
Maintenant je m'en vais et je ferme la porte. »

Franz Kafka, *Devant la loi*

Il faut effacer tout ce qui est dangereux. Je passe en revue les photos, les applications, les messages. Je cherche par mots-clés. J'essaie d'estimer le niveau de dangerosité. Mais comment être sûre ? Ce n'est pas comme s'il y avait des règles claires. Sur un site de conseils pour passer la frontière, ils préconisent d'acheter un nouveau téléphone et de le remplir de contenus type petits chats. C'est écrit sur le site, « contenus type petits chats ». Tout le monde comprend, moi la première. Ensuite, pour éviter un historique suspect parce que vide, ils suggèrent de « faire une conversation WhatsApp avec votre mère, votre sœur, des cousins ».

Au bas de la page, les conseils continuent dans les commentaires. Le dernier échange date de mai 2025. Si on vous emmène dans une cabine pour vous poser des questions, répondez de façon concise. Si on demande à voir le contenu de votre téléphone, vous avez le droit de refuser mais ce sera suspect. Si on vous pose des questions sur la guerre, dites que vous ne vous intéressez pas à la politique. Si on vous pose des questions sur vos amis ou votre famille, si

on vous demande les raisons de votre visite, si on vous demande. J'arrête.

Je vais dans la salle de bains. Je pose la petite plaque en fer sur le pèse-personne. 0,0 kg. La machine ne sent pas ce poids. Je monte sur la balance avec la plaque. Puis je la pose. Je soustrais les deux nombres. 450 grammes.

Sur la plaque, il y a un nom et quatre dates. Je l'enveloppe dans mes vêtements. Je la glisse avec les deux dossiers dans mon bagage à main. C'est une étrange sensation de transporter avec soi la seule preuve de l'existence d'un homme.

I

2002. France. Sur le trajet entre le collège et chez moi, j'essaie de me souvenir si c'est à chaud ou à froid que les taches de sang se lavent. Je réfléchis à qui je pourrais poser la question. Mon père n'est pas là en ce moment. Il est parti pour plusieurs semaines, alors demain je vais aller habiter chez Nicole dans le centre-ville. Arrivée à la maison, je me change et je prends un billet de vingt dans l'enveloppe spécial courses. Je mets mes cheveux en rideau sur la partie gauche de mon visage et je descends au 8 à Huit m'acheter un cordon-bleu et du Sprite.

Pour expliquer à la responsable de la vie scolaire qui est celle qui signe parfois mon carnet de correspondance, je ne sais jamais quoi dire. Je finis par répondre C'est ma grand-mère. En réalité, Nicole est la femme d'un collègue de mon père. Celui qui nous a aidés à venir en France. Et aussi l'un des seuls qui n'avaient pas peur de nous inviter à dîner quand on ne parlait pas encore le français. Le mari de Nicole est mort quelques mois avant ma mère. Depuis, quand mon père part en voyage, elle propose toujours de s'occuper de moi.

Nicole achète des choses au goût étrange dans des magasins où je ne suis jamais allée de ma vie. Dans le centre-ville, il y a une boutique où elle va plus souvent qu'ailleurs. Sur des étagères en bois à moitié vides, il y a des minipoupées du Guatemala, des décorations en courges incurvées, des besaces en laine multicolore, de gros stylos avec des décorations tressées qui pendouillent au bout. Il y a aussi un rayon avec des produits qui se mangent mais qu'on a du mal à reconnaître. Nicole trouve que c'est bien d'acheter là-bas. Donc on y va. C'est le seul magasin où elle m'encourage à choisir quelque chose. Au 8 à Huit ou chez Casino, ce n'est pas la même histoire. Au 8 à Huit, elle applique la méthode du *Tu es sûre ?* Si je propose un paquet de biscuits coté dans la cour du collège, elle dit *Tu es sûre ?* et elle me suggère des croquants aux amandes dans un sachet transparent à la place. Mais au magasin aux étagères vides, c'est Nicole qui me propose tout ce qu'elle voit. *Et ça, ça te plaît pas ? Et ça ? Oh là là que c'est joli. Et les petites cartes, là.* On repart avec les cartes UNICEF.

Chez Nicole, il y a des photos d'elle et son mari à des réunions où tout le monde fume. Quand elle me les montre, elle me raconte leurs voyages, les blocages, les grèves et les manifs. J'apprends à dire manifs au lieu de manifestations. Avant, Nicole était communiste mais pas communiste comme en URSS. Maintenant, elle est encore communiste mais pas de la même façon qu'avant. Parfois

l'idée me traverse que c'est pour ça qu'elle passe du temps avec moi. Que je suis son UNICEF personnel. Elle passe du temps avec moi pour les mêmes raisons qui lui font aimer les courges incurvées dans le magasin aux étagères vides. Je n'aime pas cette idée. Quand elle me traverse, elle me colle, il faut lutter pour la dégager.

En face du collège, il y a un bureau de tabac, tenu par un couple. Au moment où la porte vitrée glisse sur le côté, une sonnette fait venir l'homme ou la femme. Leur cuisine est dans l'arrière-boutique. Si on passe aux alentours de midi, ils arrivent en s'essuyant la bouche.

L'année où on est arrivés en France avec mes parents, ce bureau de tabac était mon magasin préféré. Les billes, les bonbons, les cartes postales, le magazine *Cheval Star*, les Panini, tout me faisait envie. Jusqu'à l'histoire de la pièce. À ce moment-là, mon plus grand plaisir est de passer commande seule, en français, sous le regard approbateur de ma mère. Pour me faire plaisir, elle reste dehors, à l'angle de la vitrine, là où on a vue sur le comptoir. Un samedi, je suis entrée, la sonnette de la porte a fait venir la femme. Je me suis avancée vers le comptoir, j'ai dit S'il vous plaît et ce que je voulais. J'ai montré du doigt pour doubler le message. Puis, j'ai tendu une pièce de dix francs. La buraliste prend ma pièce, sa main ralentit, elle a un sourcil qui se lève. Elle passe son doigt sur le contour doré, soupèse, retourne, puis

me regarde avec un sourire en coin. Elle repose la pièce sur le comptoir et dit *Va essayer ça ailleurs.* Dehors ma mère ne comprend pas. Pourquoi est-ce que je ressors sans rien ? Pourquoi ce visage ? Je voudrais mentir, inventer quelque chose pour qu'elle ne sente pas ce que je sens. C'est impossible. Ma mère a un radar spécial pour tout ce que je lui cache. On dirait qu'elle sait avant que je parle. *Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?* C'est la pièce. *Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?* Je traduis en russe sans regarder ma mère. Pause. *Plus jamais on ne met un pied ici, est-ce que c'est clair ?* J'ai dit oui sans lever les yeux. Pendant presque un an j'ai tenu parole mais au Noël suivant j'ai quand même acheté pour mon père le fascicule avec les timbres d'Égypte *Découvrez les mystères des pyramides*. Quand il l'a déballé, j'ai regardé ma mère. Elle n'a rien dit.

Maintenant, après les cours, je passe là-bas acheter un paquet de gauloises pour Nicole. Dans la vitrine, il y a toujours les mêmes pochettes-surprises en forme de cônes avec un côté décoloré par le soleil. Passé la porte, la même odeur de magazines neufs, de bonbons et de tabac. C'est là aussi que la mère de ma copine Justine vient chercher ses cigarettes quand elle dépose sa fille au collège. Sous le préau de la cour, Justine dit *Ce matin, ma mère a entendu la buraliste dire à une cliente « Maintenant on sait pour qui il faut voter » puis elle a mis la main sur son œil gauche. Tu te rends compte ?* Je ne me rends pas compte, je ne sais pas de quoi elle parle. J'acquiesce et je me dis que je demanderai à Nicole.

Un soir elle vient me chercher à la sortie du collège. On ne rentre pas tout de suite, on va aller au magasin aux étagères vides puis au cinéma. Mon collège est loin du centre-ville mais, comme il fait beau, on y va à pied. On passe sur le rond-point en dessous de l'autoroute. La partie piétonne est cernée de panneaux d'affichage. Nicole dit *Ils préparent les élections*. Sur les panneaux il y a des affiches qui gondolent avec des visages de vieux en gros plan. Nicole sait comment s'appelle chaque visage. Elle sait qui est bon et qui est mauvais, elle me les présente un par un. Je me dis que c'est le moment de lui demander des précisions sur ce qu'a dit la femme du bureau de tabac. Je refais le geste qui couvre l'œil, je répète On sait pour qui il faut voter. *Ah ben elle vote Jean-Marie Le Pen*, dit Nicole en sortant une gauloise. Puis elle m'explique que c'est un type qui dit qu'entre Nicole et moi, c'est Nicole d'abord, mais elle, elle n'est pas du tout d'accord avec ça. *Tiens, c'est lui là-bas.* On s'arrête. Je regarde la photo pendant que Nicole me raconte ce qu'il a fait dans sa vie. Elle dit *Occupation*, elle dit *Algérie française*, elle dit *Pétain* et d'autres noms que je ne retiens pas. Elle ajoute *Quand on aime son pays, on ne cache pas ses crimes*, et se remet à marcher deux fois plus vite qu'avant. Au passage piéton, elle dit *On n'ira plus à ce bureau de tabac, je vais me les acheter ailleurs mes gauloises.* Pendant qu'on traverse, je regarde Nicole et je me dis que je voudrais lui ressembler.

La semaine suivante, Nicole me propose d'aller en Ardèche dans son village natal. Selon elle, il y a un jour férié qui tombe bien avec le week-end et pour le reste elle fera un mot. Je suis d'accord. Nicole est fille de paysans. Elle a grandi à la campagne, dans une maison où vit toujours sa mère. Le vendredi soir, elle vient me chercher en voiture à la sortie des cours. Elle attend garée en warnings sur la place du bus. Cigarette à la main, elle me fait de grands signes par la vitre baissée. Je jette mon sac sur le siège arrière et on démarre. On roule longtemps sur la voie rapide, puis quand on la quitte pour les petites routes, Nicole me demande de sortir la pochette à disques de la boîte à gants. Elle tient le volant d'une main et de l'autre tourne les pages jusqu'à celui qu'elle cherche. *Tiens, mets-nous celui-là*. Le type sur le CD pose sur fond de montagnes, il a une moustache géante. Le soleil dans les yeux, il sourit en fermant un peu l'œil gauche. On lance la musique et on se met à zigzaguer entre les collines. Quand arrive la chanson qui commence avec des violons et une flûte, Nicole descend

sa vitre, allume une cigarette et monte le son. Au premier couplet, elle chante aussi avec un microdécalage. Dans les virages, elle se penche et caresse en rythme le volant qui se redresse tout seul. On roule au milieu des collines mordorées face au soleil qui se couche, je regarde par la fenêtre et j'essaie de comprendre les paroles.

La nuit est presque tombée quand on arrive devant une maison qui me paraît immense. C'est allumé au rez-de-chaussée. Aux premiers crissements de gravier sous les pneus, on entend un chien qui aboie. *C'est rien*, dit Nicole, *c'est la chienne des voisins, elle est gentille*. Dehors il fait froid, ça sent les feuilles mouillées et le feu de bois. On prend les sacs, on entre vite. Une dame âgée vient nous accueillir. C'est la mère de Nicole. Il faut la tutoyer et l'appeler la Mamie. Ici, tout le monde l'appelle comme ça, même ceux dont elle n'est pas la grand-mère. La Mamie a un visage doux et plissé qui glisse vers le bas. Comme si son crâne était resté au premier étage tandis que les autres parties du visage étaient en route vers le rez-de-chaussée. Sous ses yeux, on voit un fin liseré rouge. C'est l'intérieur de ses paupières. Comme le chien de *Télé Z*, je me dis.

À l'intérieur, il fait chaud, la table est mise, et une soupière est posée au milieu. La Mamie nous sert deux louches chacune et un gros morceau de pain marron avec de la croûte épaisse. *Alors ?* dit la Mamie. Tout ce que Nicole raconte, la Mamie ponctue de *Té !* Au début j'ai

l'impression que Té ! désapprouve, puis je me dis qu'au contraire il approuve, puis à la fin du repas je ne sais plus.

Au moment d'aller se coucher, la Mamie nous souhaite une bonne nuit et disparaît derrière une porte à gauche de la cuisine. Nicole prépare pour moi le lit dans le bureau aux étagères remplies de classeurs, de livres et d'albums photo classés par années. Elle, elle dort dans la chambre au fond du couloir. Sur le mur au-dessus de son lit est accrochée une broderie géante : un paysage champêtre aux teintes allant de l'orange foncé au marron clair. C'est l'œuvre de la Mamie. Ça lui a pris plusieurs années pour la faire. Dans le bureau, j'allume la lampe-loupe blanche fixée sur la table, et jusqu'à tard dans la nuit je tourne les pages des albums photo. Parmi les visages en noir et blanc qui défilent, je cherche celui de Nicole quand elle avait mon âge.

Le lendemain matin, on descend tôt au village. On passe d'abord au bureau de tabac recharger ma carte prépayée. J'en ai besoin pour appeler à Moscou mon grand-père. C'est le père de ma mère. Mon grand-père est beaucoup plus vieux que Nicole mais ces dernières semaines ils se sont liés d'amitié. Je suis l'ambassade de leurs échanges. À chaque appel, ils se passent le bonjour par mon intermédiaire et demandent des nouvelles l'un de l'autre. Il est possible que ces salutations en allers-retours soient liées au fait que, pendant la guerre, la famille de Nicole faisait partie d'un réseau de résistants. Dans son village, il y a même une rue qui porte le nom de son oncle fusillé par les nazis en 1944. En France, Nicole est la seule personne que je connaisse pour qui, comme pour mon grand-père, le souvenir de la guerre existe au présent. Au goûter, elle me montre comment ils faisaient pour économiser le beurre. Au lieu de le couper, elle gratte le dessus de la plaquette avec un couteau à dents.

Après le bureau de tabac, on s'arrête au marché place de

la Mairie. Pendant que Nicole remplit le panier de courses, je regarde le monument en pierre au milieu de la place. L'inscription *À ses enfants, la patrie reconnaissante*. Et en dessous, une liste de noms. Tiens, je me dis, en Russie aussi on dit que la patrie, c'est la mère. La mère patrie. Je regarde les noms inscrits sur le monument, et je me demande comment ça fonctionne quand il y a plusieurs pays. Est-ce que moi je suis une enfant de la patrie en Russie ou en France ? Est-ce qu'on peut être l'enfant de plusieurs patries ? Dans ce cas, comment est-ce que les mères patries s'arrangent entre elles ? Et qu'en pensent les vraies mères ? Les mères non-patries. Sur le chemin du retour, je demande son avis à Nicole. Au mot « patrie » elle a la bouche qui fait un mouvement étrange. Elle ne l'aime pas beaucoup. Elle dit *Ça, c'est un mot auquel on ne peut pas faire confiance. L'État se donne toujours le nom de patrie quand il s'apprête à commettre un crime*.

Tous les jours, la Mamie reçoit de la visite. L'après-midi, sur la terrasse, elle est entourée de vieux. Ils vont chercher des chaises dans le salon et ils se mettent en demi-cercle. La Mamie se met au centre dans son fauteuil personnel. Parfois ils discutent, parfois ils boivent le café sans rien dire. J'ai l'impression que chaque jour ce sont de nouveaux vieux. Je finis par me demander combien il y en a en tout et d'où ils viennent. *Ce sont des camarades*, dit Nicole, *des anciens du parti.* Pour aller dans la cuisine, je dois passer devant leur demi-cercle. Je dis Bonjour, ils me sourient. En passant la porte, je les entends demander à la Mamie *Qui c'est la petite ?* Je ne sais pas ce que la Mamie leur répond mais quand je repasse dans le sens inverse ils me regardent différemment. Une fois, la Mamie m'interpelle, elle dit *Tu te languis de le voir ton grand-père ?* Je ne sais pas ce que « languis » veut dire mais je sens qu'il faut dire oui. L'œil attendri le demi-cercle acquiesce. Un homme dit *Peuchère* plusieurs fois.

Quand le jour du départ arrive, je n'ai aucune envie